

Considérant l'objectif de base de l'Encyclopédie Spirite de mettre gratuitement à la disposition de toute l'Humanité les éléments de base du Spiritisme, les documents mis à disposition sur le site Internet de l'Encyclopédie Spirite peuvent être copiés, diffusés et utilisés dans les conditions suivantes :

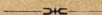
1. Toute copie à des fins privées, à des fins de recherches, d'illustration ou d'enseignement est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion de tout ou partie de ce document dans une autre œuvre ou compilation doit faire l'objet d'une autorisation écrite de l'Encyclopédie Spirite et doit :
 - a. Soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la compilation ou de l'œuvre dérivée.
 - b. Soit, dans le cas d'extraits ou de citations limitées à moins de 1000 caractères, mentionner explicitement l'origine de la partie extraite comme étant l'Encyclopédie Spirite et en indiquer l'adresse Internet, afin de permettre aux intéressés de retrouver facilement et gratuitement l'intégralité du document.
3. Cette licence qui accompagne chaque fichier doit être intégralement conservée dans les copies.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, datée, et envoyée à l'Encyclopédie Spirite.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

Les besoins religieux de notre temps et le Spiritisme

PAR

G. SULZER

ANCIEN PRÉSIDENT DE LA COUR DE CASSATION
A ZÜRICH



Prix : 50 centimes



GENÈVE
IMPRIMERIE JENT, Bd GEORGES-FAVON, 26
1913

Les besoins religieux de notre temps et le Spiritisme

Nous constatons, chez tout homme, grâce à l'union intime de son esprit avec l'esprit divin d'où il émane, un germe purement divin qui lui permet de grandir, de se développer à l'image de Dieu ; son esprit humain et borné est comme transfiguré par le reflet des perfections divines qui, elles, n'ont pas de bornes. Avec le développement de ce germe s'éveille chez l'homme le besoin impérieux — souvent déjà dans le monde présent, parfois seulement dans l'au-delà — de consacrer toutes ses énergies, toutes ses facultés à l'acquisition de ce but unique : la ressemblance avec Dieu. Ce besoin se manifeste surtout par l'ambition qui le possède d'atteindre ce but en gagnant, à l'aide de la réflexion et de la prière, une conception ferme de sa vocation divine et une manière nouvelle d'envisager le monde actuel. Cette *volonté morale* qui commandera désormais à ses pensées et à ses actions de façon à les harmoniser avec l'œuvre divine ; cette activité qui mettra en mouvement trois manifestations de son être : la pensée, le sentiment et

la volonté, c'est ce que nous considérons comme *sa religion*, autrement dit comme son union renouvelée (*religio*) avec Dieu. Le « besoin religieux » d'où émane cette activité, cette « voix du Moi supérieur » nous l'appelons également, en lui appliquant le sens restreint du vouloir éthique, la *conscience*. Cependant, la conscience, ne correspond exactement et complètement aux exigences de ce *moi* que dans son état de développement supérieur. Avant de l'avoir atteint, elle est souvent obscurcie par des influences étrangères, ou même contraires à la volonté divine.

Le sens du beau se manifestant dans les arts est aussi un résultat de cette union de l'esprit humain avec l'esprit divin. On pourrait donc entendre sous le nom de religion le sentiment du beau, et considérer comme des besoins religieux les aspirations qui en résultent. Toutefois, on est porté, par suite d'une convention traditionnelle, à ne pas lui accorder une aussi grande extension. Le domaine du beau n'est pas non plus avec ceux de la compréhension mondiale, de la mystique et de l'éthique, dans des rapports aussi étroits que ceux qui unissent ces trois domaines. Le progrès dans la sphère du beau entraîne plus faiblement celui des trois autres domaines que le progrès accompli dans un de ceux-ci n'entraîne celui des deux autres.

Dans le cours des âges ont surgi des voyants, des prophètes ou des législateurs doués de facultés supranormales et dépassant celles de leur temps. Leur rôle fut de satisfaire les besoins religieux. Leurs enseignements sur la compréhension de l'univers, la mystique et l'éthique, ont souvent acquis une autorité incontestée tant à cause de leur contenu, que de la manière dont ils se manifestent. Ils sont, en un mot, devenus des *religions historiques*.

La plus élevée de ces religions qui toutes sont, dans leur essence, étroitement apparentées, parce qu'elles répondent aux mêmes aspirations, c'est le christianisme. Il doit sa supériorité non seulement à l'élévation et à la pureté de ses enseignements, mais au fait que son fondateur, Jésus-Christ, a été digne d'être aimé des hommes comme de Dieu et a, en cela, surpassé de beaucoup les autres fondateurs de religions.

On conteste souvent que les besoins religieux soient, à notre époque de culture intensive, aussi impérieux qu'ils le furent autrefois. Ce serait bien fâcheux si on pouvait le faire raisonnablement car on constaterait ainsi un appauvrissement de l'humanité, laquelle, en dépit de tous les progrès matériels, verrait disparaître le besoin mystique, c'est-à-dire la vraie prière, en même temps qu'un recul général de la volonté morale que ne remplacerait jamais la meilleure des organisations sociales.

Mais ce point de vue est erroné. Ceux qui le préconisent attribuent le besoin religieux au sentiment de dépendance et de faiblesse de l'homme ainsi qu'à la *crainte*. Or ce sentiment, disent-ils, ne serait plus aussi intense qu'autrefois.

Observons, toutefois, que le besoin de protection inspiré par la crainte, besoin qui serait satisfait par les manifestations pressenties et fréquemment constatées d'une intervention supra-naturelle, ne constitue qu'un simple vestibule pour le vrai besoin religieux.

Même en nous plaçant à ce point de vue étroit et sectaire nous pouvons affirmer que le besoin religieux n'est pas plus faible aujourd'hui qu'il ne le fut aux époques de civilisation inférieure. Evidemment l'homme civilisé actuel n'est plus l'esclave des forces de la nature, des agressions des bêtes féroces et de celles de ses voisins d'une manière aussi intensive. Mais nous le voyons aussi

infirmes et impuissants que jamais devant la maladie et la mort. Ajoutons que les conditions qui nous sont faites par l'état social actuel, en développant l'extension des forces intellectuelles ont également pour résultat de spécialiser, jusqu'à l'abrutir, les énergies psychiques de l'ouvrier, et que la poursuite toujours plus intense des biens matériels a produit un surmenage inconnu des générations qui nous précéderent. Les hommes vieillissent en conséquence plus tôt et s'abandonnent, quand ils n'en sont pas détournés par la religion, beaucoup plus fréquemment au pessimisme et au suicide.

Il faut combattre plus positivement encore cette affirmation de la décadence des aspirations religieuses si l'on recherche leurs origines vraies. Elles ne se trouvent que dans les rapports intimes de notre esprit avec l'esprit de Dieu. C'est ce que reconnaissent tous ceux qui ont étudié de près les divers degrés du perfectionnement de l'esprit humain. Ces origines vraies ou profondes se manifestent clairement à partir d'un certain degré de développement social. Bien qu'elles s'affirment avec plus de force dans le dénuement et l'esclavage qu'au sein de l'abondance et de l'épanouissement d'une haute culture nous devons reconnaître qu'actuellement les races les plus civilisées sont mieux qualifiées qu'elles ne le furent jadis pour éprouver les besoins religieux. Et, d'ailleurs qui nous répondra de l'avenir ? Qui nous dira si, malgré notre grande prospérité momentanée, nous n'aurons pas à traverser, comme conséquence d'une future guerre européenne, un temps de misère matérielle comparable aux pires époques d'autrefois ?

La satisfaction du besoin religieux par la religion dans ses trois éléments constitutifs, la compréhension mondiale, la mystique et l'éthique, rencontre des résistances extérieures et intérieures.

Autrefois, toute religion consacrée par l'histoire avait la prétention, non seulement de fournir la seule et unique satisfaction possible des besoins religieux, mais de l'imposer à ceux qui y répugnaient par l'influence toute puissante de la prêtrise et de l'opinion publique. On était alors nécessairement entraîné à feindre des sentiments que l'on n'éprouvait que peu ou point. Quiconque s'y refusait était traqué, poursuivi et payait de sa vie sa résistance obstinée. Telles furent les épreuves religieuses du « bon vieux temps ». Aujourd'hui elles ont disparu de presque partout. La liberté de conscience est devenue un axiome de la civilisation.

A côté de ces obstacles suscités à la satisfaction des besoins religieux il y en a eu aussi en tous temps d'intérieurs émanant de la réflexion, du sentiment et de la volonté individuels. Ces derniers sont aujourd'hui plus sérieux encore qu'ils ne furent au cours des siècles passés. Cela ne prouve en aucune manière que l'humanité ait rétrogradé au point de vue de sa vie religieuse, mais tout simplement que son développement moral passe par une période de transition particulièrement pénible et importante.

La seconde moitié du siècle dernier et le commencement du siècle actuel sont caractérisés par des résultats remarquables de la puissance de réflexion : les sciences ont progressé d'une façon merveilleuse. Toutefois ce fut un but essentiellement matériel que poursuivit l'esprit humain en travail. Les sciences idéales qui se désintéressent du progrès matériel et de la passion du gain sont plutôt restées dans l'ombre. La philosophie qui, dans l'antiquité et au moyen âge, fut la source de tout effort scientifique et qui répondit si complètement aux aspirations religieuses et élevées des masses, a particulièrement souffert. Sans doute d'autres raisons ont contribué à la

reléguer au second plan. L'une d'elles doit être mentionnée : il est devenu toujours plus difficile d'établir le rapport qui doit exister entre les sciences et la science, entre les recherches scientifiques pratiques et la science théorique et universelle qui doit servir de base à l'édifice commun de nos connaissances.

Les progrès des sciences naturelles et des recherches historiques ont ruiné l'autorité prêtée jadis à la bible au moyen d'une interprétation arbitraire et littérale ; la grande majorité des savants s'est donc, en opposition avec les idées reçues au moyen âge, prononcée contre la théologie chrétienne dans l'édification de son système philosophique. Beaucoup d'entre eux crurent même devoir s'interdire des incursions sur le terrain de la métaphysique, oubliant qu'en agissant ainsi ils savaient les bases mêmes d'une connaissance complète ou intégrale des sciences humaines. C'est pourquoi la philosophie a perdu la faculté de satisfaire le besoin religieux ; loin d'être, comme elle le fut longtemps, un soutien de la religion, elle a plutôt dressé des obstacles à son extension. Le sentiment de l'inanité des recherches ayant pour objet le monde invisible a découragé bien des penseurs qui, autrement, se seraient voués à la philosophie pour acquérir une connaissance véritablement universelle.

Il en est résulté la mise en évidence d'une *conception matérialiste du monde* facile à saisir, mais superficielle d'après laquelle les forces aveugles de la nature dominent tout le *devenir* et l'homme disparaît définitivement par la dissolution de son corps matériel.

Cette mentalité est aujourd'hui l'obstacle le plus réel à la satisfaction du besoin religieux et la principale cause du déficit moral de notre époque. Elle laisse sans réponse les questions relatives à l'origine de l'homme et à sa destinée. Tout ce qui existe, vit, et se développe autour

de nous et en nous, est, d'après elle, destiné à s'évanouir dans le néant. Les rapports intimes de la créature avec son Créateur, entretenus par la prière, sont considérés par elle comme des illusions. Les dévouements sublimes et désintéressés sont le produit d'une douce folie. Pourquoi, en effet, un homme intelligent travaillerait-il pour autre chose que ses besoins professionnels si la mort est toujours là et lui rappelle sans cesse que la vie est courte et qu'il en faut tirer bien vite le meilleur parti possible.

Il se peut, et il faut l'en féliciter, que le partisan de la conception matérialiste de l'univers agisse d'après les lois d'une morale plus élevée en ne tirant pas, dans la pratique, toutes les conséquences logiques de son système. Mais, ce faisant, il nous prouve que les exigences de la vie religieuse survivent en lui comme étant d'essence indestructible. Il n'en reste pas moins vrai, que son activité, actionnée par un ressort inconscient ou inavoué, tirerait de son union avec Dieu et de la conviction que son âme est immortelle une énergie et une grandeur qui lui manquent.

Les fondements de la morale sont l'amour de soi et celui du prochain, basés sur l'amour divin. Le matérialiste qui chérit sa femme et ses enfants d'un amour divin instinctif et irraisonné, qui aime sa patrie de la même manière, obéit à une loi universelle régissant également le monde animal. Mais l'homme qui croit en un Dieu conservateur et bienfaiteur de ce qu'il a créé, éprouve une bienveillance universelle pour tous les hommes, bienveillance qui franchit aisément le seuil de sa famille et les frontières de sa patrie, bienveillance qui s'étend même sur les règnes animal et végétal. Sa conception spéciale lui fait envisager le bien du prochain auquel il doit contribuer de toute autre façon que celle du matérialiste. Celui-ci y travaillera dans le but de procurer à ses sem-

blables les facilités matérielles de l'existence, mais il négligera de satisfaire aux exigences de leur conscience qui réclame à grands cris autre chose que le pain quotidien. Ce faisant, le matérialiste aboutira souvent à un résultat contraire à celui qu'il a cru devoir poursuivre; croyant travailler au bien de son prochain il contribuera peut-être à sa perte. L'amour de soi tel qu'il l'a conçu ne comporte, en effet, que la poursuite d'un bien-être matériel de plus en plus grand. Tandis que le spiritualiste, qui a reconnu que la vocation de l'homme est de faire la volonté de Dieu, ne considère plus son corps comme un but mais comme un moyen, un instrument qui lui fut confié pour en faire un bon usage et le conserver aussi longtemps que possible en bon état.

Le matérialiste intelligent, celui qui réfléchit, est forcé de reconnaître la logique de ces déductions. Ne pouvant pas nier que pour pouvoir travailler au bien de l'humanité il faut aimer son prochain, que la morale repose sur l'amour, il est fréquemment l'esclave de ses principes altruistes auquel cependant il ne peut donner aucune base logique et scientifique.

Dans ses tractations, commerciales et autres, les principes de la morale chrétienne qu'il voudrait désavouer le guident si bien qu'ils font de lui une des victimes de cette crise religieuse dont la vraie chrétienté tout entière souffre si cruellement.

Les tentatives de réfutation faites en tout temps à la théorie matérialiste ont eu pour but d'atténuer la crise religieuse.

Déjà avant les grands résultats matériels du dix-neuvième siècle il y eut des philosophes qui crurent pouvoir vaincre les théories matérialistes par une philosophie spiritualiste indépendante des faits et des enseignements du christianisme. Mais leurs systèmes, basés sur de pures

déductions spéculatives, étaient trop artificiels et trop difficiles à comprendre pour trouver un grand nombre de partisans ! Ils préconisaient d'ailleurs, jusqu'à un certain point, une représentation panthéiste de la divinité qui devait à peine avoir de meilleurs résultats pratiques que celle qui identifie Dieu avec les lois aveugles de la nature.

Beaucoup de gens sérieux et bien intentionnés qui avaient reconnu les conséquences fâcheuses du point de vue matérialiste, crurent trouver le meilleur moyen de le combattre dans *une résurrection du christianisme*, lequel offre aux croyants convaincus l'explication la plus satisfaisante de l'éternel problème résumé en ces mots : « D'où venons-nous et où allons-nous ? » Toutefois ils ne furent pas à la hauteur de la tâche. Même le clergé, à qui elle incombait le plus directement, n'obtint que des résultats passagers. C'est le cas, aujourd'hui encore.

Ce clergé, en particulier celui des églises protestantes, composé d'hommes d'une haute culture, est, pour cette raison, contaminé par la critique moderne et divisé en deux partis qui ne sont pas près de s'entendre. L'un est composé de libéraux qui doutent, l'autre d'orthodoxes rigoureusement bibliques.

Ce serait illusoire d'attendre du parti libéral une résurrection du christianisme capable de lutter victorieusement contre le matérialisme. Je suis loin de nier qu'il se trouve dans son sein des hommes très respectables et animés des meilleures intentions. Mais les plus distingués et les plus consciencieux parmi eux doutent des faits et des enseignements du christianisme. Ils en doutent si fort qu'ils en arrivent à se demander si la conception matérialiste de l'univers n'est pas la vraie.

Comment compter que des hommes qui en sont là inculquent à leurs catéchumènes le secret qui provo-

quera la résurrection reconnue nécessaire du christianisme. Il se peut que, parmi eux, il s'en trouve quelques-uns qui, après de douloureuses luttes intérieures, soient arrivés à se faire, à l'aide d'une philosophie quelconque, une représentation de l'univers qui satisfait en quelque mesure leurs besoins spirituels et religieux. Mais ils sont généralement incapables de persuader leurs catéchumènes, trop peu intellectuels pour les suivre et comprendre leurs développements abstraits. L'homme du peuple, enseigné par des docteurs qui ne croient plus à l'inspiration plénière des Ecritures, use d'une logique des plus simplistes en se disant que celui qui rejette une partie des enseignements et des faits bibliques a le droit, le devoir même, de les rejeter tous.

Les conditions sont un peu meilleures pour les ecclésiastiques qui obéissent à la lettre des Ecritures comme les catholiques à l'Eglise. Pour eux, ces deux autorités sont indiscutables. Mais il en est tout autrement pour le public cultivé des villes, ou même pour les ouvriers de la fabrique qui ne reconnaissent ni l'une ni l'autre de ces deux autorités. D'innombrables protestants instruits, habitués à raisonner leur foi, n'admettent pas que les félicités éternelles puissent dépendre de la croyance au dogme, de la rédemption par le sacrifice expiatoire du Christ. Bien des catholiques, également instruits et cultivés, n'admettent pas que Dieu ait donné au prêtre le pouvoir de pardonner les péchés, d'absoudre le pécheur. Comment encore fera-t-on admettre par ces mêmes hommes qui cherchent sincèrement la vérité, que les quatre-vingt dix-neuf centièmes de l'humanité qui n'ont pas connu Jésus-Christ puissent être condamnés aux peines éternelles par le seul fait d'une ignorance dont ils ne sont pas responsables? Et comment persuadera-t-on aux personnes auxquelles répugnent souverainement les

innombrables miracles racontés dans la Bible, que la foi chrétienne en dépend, même alors que plusieurs d'entre eux sont, ou paraissent être, en contradiction flagrante avec ce qu'on est convenu dans le monde scientifique, d'appeler « les lois de la nature ? »

Les ecclésiastiques appelés par leurs fonctions à faire accepter ces choses s'y prennent hélas ! le plus souvent, de façon bien maladroite. Nul doute, cependant, que le christianisme n'ait des fondements solides hors de la double croyance à l'autorité papale et à l'inspiration littérale de la Bible. La faiblesse de ceux qui l'enseignent résulte donc essentiellement du principe d'autorité qu'ils inculquent à leurs élèves et de l'importance exagérée qu'ils prêtent à des faits soi-disant historiques, dont la foi chrétienne éclairée ne saurait reconnaître l'importance si contestable. Leur incapacité de *choisir* dans les Ecritures ce qui est essentiel et de rejeter ce qui est accessoire, d'asseoir leurs convictions sur les vérités éternelles qui s'imposent à l'âme humaine de tous les temps et de tous les peuples doit nécessairement paralyser leur action sur les consciences. En donnant aux vérités contestées la même importance qu'à celles qui s'imposent à toute âme droite comme les axiomes à la raison, ils diminuent la foi chrétienne et énervent même le respect dû aux livres sacrés. Cette dernière observation s'adresse très particulièrement aux ecclésiastiques libres penseurs portés à traiter de fariboles tous les miracles racontés dans les deux Testaments.

Seul le petit nombre de ces hommes, dont l'âme est étroitement unie à Dieu et Jésus-Christ, est capable d'indiquer la voie à suivre à ceux que le doute tourmente et que les doctrines matérialistes laissent mécontents et désespérés. C'est ainsi que le point de vue matérialiste s'est beaucoup popularisé de nos jours.

L'explication basée sur la théorie moderne (ou à la mode), du développement général et de la descendance telle que l'a établie Hæckel, est tenue par beaucoup de demi-savants pour indiscutable.

Pourtant, déjà au siècle dernier, le germe du point de vue nouveau spiritualiste était visible; aujourd'hui déjà l'arbuste se développe; demain ce sera l'arbre gigantesque à l'ombre duquel les générations nouvelles viendront demander asile et repos.

Ce fut au milieu du XIX^e siècle que le *spiritisme* fit son apparition aux Etats-Unis et proclama la possibilité des communications des vivants avec ceux qu'improprement nous appelons les morts. Les faits qui se produisirent alors n'étaient certainement pas nouveaux. Ils s'étaient produits en tous temps et en tous lieux. Mais ils étaient, sinon méconnus, au moins passés sous silence par les esprits pondérés. Ils étaient conspués par les Eglises comme des manifestations diaboliques, et ridiculisés par les hommes de science. Les masses ne s'en occupaient pas. Elles les avaient oubliés depuis longtemps. Les premiers spirites américains se figurèrent qu'ils allaient du jour, au lendemain, refouler dans les ténèbres de l'ignorance les théories matérialistes. Les preuves éclatantes accumulées par eux en peu d'années des communications avec le monde invisible devaient, leur semblait-il, leur assurer la rapide conquête du monde.

Ils se trompaient. Les communications obtenues de droite et de gauche furent fréquemment si insignifiantes, si puériles, si contradictoires, parfois même si empreintes de sottise et de mystifications mensongères, qu'il fut très difficile d'en tirer des arguments irréfutables en faveur de la vie à venir. Fréquemment, elles étaient en opposition évidente avec les idées professées sur la terre par ceux qui l'avaient quittée depuis peu de temps.

On n'était point encore alors en mesure de distinguer entre ce qui venait de la terre, c'est-à-dire des médiums, et ce qui émanait de l'au-delà, c'est-à-dire des esprits.

Le mélange du subconscient des médiums ou mieux de leurs facultés transcendentes influencées par le monde des esprits avec ce qui leur appartient en propre a longtemps paru impossible à déterminer et n'a, par conséquent, pu obtenir ni l'approbation scientifique ni la confiance entière de ceux qui désiraient en tirer une nouvelle conception du monde.

Cependant, ce qui put être établi sur une base solide, ce fut le fait de la continuation de l'existence individuelle, la persistance du moi après la disparition du corps, son enveloppe terrestre. Et cela suffit pour lier en un faisceau solide toutes les conceptions spiritualistes. Seuls, les matérialistes qui nient de parti-pris la vie à venir feront désormais bande à part.

Il faut reconnaître que de grands abus ont été commis dans les tentatives de tout genre faites par ceux qui se sont mis en communication directe avec l'au-delà. Beaucoup en ont fait un passe-temps qui s'est peu à peu transformé en un sport passionnant ; d'autres y ont cherché la réussite dans leurs entreprises, la satisfaction de leurs insatiables ambitions. Ces tendances ont tout naturellement jeté la défaveur sur le spiritisme. Bien des âmes délicates s'en sont détournées avec dégoût ; au lieu d'en contempler les côtés grandioses et lumineux, elles n'en ont plus voulu voir que les taches et les ombres.

Cependant, l'effet sensationnel des recherches spirites fut tel que des hommes de science, habitués aux recherches exactes, voulurent, eux aussi, en étudier les phénomènes et les soumettre à une critique rigoureuse qui en démontrerait une fois pour toutes l'inanité. La mauvaise foi qui, pour ces chercheurs sans parti-pris, présidait

sans doute à toutes les recherches qui paraissaient probantes, devait être démasquée. Leur mission à eux, les savants, serait donc de mettre en évidence les supercheries des médiums et la crédulité puérile des spirites.

Eh bien, ceux d'entre eux qui prirent leur mission au sérieux, qui allèrent jusqu'au bout de leur entreprise à l'aide de médiums honnêtes, durent reconnaître le caractère scientifique des phénomènes. Le fameux physicien anglais, Crookes, fut témoin de plusieurs matérialisations d'esprits chez le médium Daniel Dunglas Home, et, plus tard, dans son propre laboratoire, avec le secours d'un médium non moins célèbre, Florence Cook, laquelle fut soumise par lui au contrôle le plus rigoureux.

On a prétendu que ce savant aussi intègre qu'illustre n'aurait pas persisté dans ses affirmations catégoriques en faveur des matérialisations dont il fut, pendant des années, le témoin oculaire. C'est une grosse erreur. Il les a, au contraire, confirmées à diverses reprises. Ce qu'il n'a pas osé *affirmer*, c'est que ces matérialisations fussent incontestablement celles de personnages décédés. Du reste, les recherches des Durville et consorts ont prouvé que des personnes, actuellement vivantes sur cette terre, ont le pouvoir de se dédoubler et d'apparaître dans des lieux très éloignés de leur résidence habituelle. L'explication des matérialisations reste donc un mystère de l'occultisme que la plupart des savants qui occupent une situation officielle passent volontiers sous silence. Ils ne veulent pas encourir l'impopularité encourue par ceux qui adoptent l'explication spirite. Il en résulte que les recherches scientifiques sont, aujourd'hui encore, concentrées sur la réalité du phénomène.

Il importe évidemment de constater les phénomènes avant de chercher à les expliquer et à en approfondir les origines. Or, cette preuve d'authenticité a été établie

d'une façon si irrécusable, qu'on se demande pourquoi ils n'ont pas encore été soumis aux investigations de la critique scientifique. De ce travail fait, toutefois, dans une large mesure déjà par des savants indépendants et impartiaux, il résulte que si bien des phénomènes sont attribués aux forces occultes des vivants beaucoup restent inexplicables aussi longtemps qu'on n'a pas admis la possibilité de l'intervention des trépassés.

Bon nombre de savants distingués ont reconnu cette intervention, non seulement dans des phénomènes produits à l'aide des médiums, mais dans d'autres plus directs dont la spontanéité et l'universalité sont propres à dessiller les yeux les plus aveuglés par le parti pris. C'est ainsi qu'est établie indiscutablement la persistance de la vie individuelle après la mort.

Nous sommes ici en présence d'une *science*, dénommée occultisme, dont la portée pour les progrès de l'humanité est plus grande que celle des plus belles inventions techniques. Si le mouvement spirite ne devait avoir pour unique résultat que l'enfantement de cette science il aurait droit à l'éternelle reconnaissance des générations futures.

Les adversaires du spiritisme se sont trompés en concluant de l'abandon relatif des rapports avec les trépassés, à une diminution de l'influence des doctrines spirites sur le développement intellectuel et moral de l'humanité. On a bientôt constaté, particulièrement dans l'Amérique du Nord, l'apparition d'autres enseignements philosophico-religieux qui furent et sont encore très aptes à réagir contre une conception matérialiste du monde.

Il suffira, à mon but, de mentionner les plus remarquables de ces mouvements de la pensée : Il y eut d'abord la doctrine d'Andrew-Jackson Davis, connue sous le nom

de *Spiritualisme anglo-saxon* parce qu'elle se développa essentiellement dans le nord de l'Amérique et en Angleterre. Elle repose sur l'inspiration de son fondateur médiumnique qui la traita dans des écrits publiés, pour la plupart, déjà avant le commencement du mouvement spirite. Cependant il aurait passé presque inaperçu s'il n'était pas finalement entré en rapports avec ce mouvement.

Plus tard, ce furent l'enseignement dit *théosophique* de M^{me} Helena Petrowna Blavatsky ; la *Science chrétienne* de Madame Eddy et le *Mouvement de la pensée nouvelle*, dont le représentant le plus notoire est Ralph Waldo Trine.

Les fondateurs de ces enseignements, qui tous vécurent aux Etats-Unis, furent à l'origine, des spirites. Ils admirent les principes fondamentaux du spiritisme après comme avant la divulgation de leurs idées spéciales. Toutefois, ils les reléguèrent à l'arrière-plan et s'élevèrent contre les rapports établis avec les trépassés qu'ils considérèrent comme fallacieux et dangereux. Au point de vue pratique cette attitude a cela de bon qu'elle épargna à ces novateurs, au moins une grande partie des critiques émanant du préjugé de l'opinion publique qui attaquait alors le spiritisme tant au nom des doctrines matérialistes qu'à celui des églises constituées. Il n'en reste pas moins vrai que ces systèmes sont sortis du spiritisme et que, sans le spiritisme, ils n'auraient pas vu le jour. Leur influence sur l'opinion du vieux monde ne tarda, pas plus que celle du spiritisme, à se faire sentir. Cependant nous vîmes d'autres systèmes, autochtones, ceux-ci, surgir en Europe.

En France, ce fut Allan Kardec, un élève de Pestalozzi, qui, à l'instar de Davis, chercha à établir sur les données spirites une conception nouvelle du monde. Son ensei-

gnement lui fut communiqué par plusieurs médiums, tandis que Davis basait le sien sur ses propres inspirations médiumniques.

Le Kardécisme a été dénommé *Spiritisme roman* parce qu'il s'est propagé surtout dans les pays de langues romanes. Il se distingue essentiellement du spiritualisme anglo-saxon en ce qu'il proclame comme vérité d'application générale la doctrine de la réincarnation que Davis, par contre, conteste absolument.

L'enseignement de Kardec eut en France, une influence si profonde que le juge et Dr en médecine, J. Maxwell, dans son livre *Nouvelle patrie de l'âme* put déclarer qu'il avait l'impression, en étudiant les cercles spirites, d'assister à l'éclosion d'un mouvement religieux de grand avenir.

En Allemagne, la pratique des communications avec le monde des esprits, importée d'Amérique, se combina avec les théories swedenborgiennes déjà anciennes; celles de Jung-Stilling, de Justinus Kerner, et autres, en furent également fortifiées, bien que les églises et la presse scientifique les ignorassent systématiquement. Elles se développèrent ci et là, timidement, dans les coins écartés du pays. Puis, la *Nouvelle Théosophie* ou, *Théosophie chrétienne*, à une époque plus près de nous, basée essentiellement sur les œuvres du médium écrivain Jakob Lorber, se disant inspiré par Jésus-Christ, mort à Graz, en 1864, a eu son centre, depuis bientôt quarante ans, chez l'éditeur C.-F. Landbeck, à Bietigheim, sur l'Enz. Sous l'influence de ces enseignements déjà anciens, le spiritisme allemand prit plus qu'ailleurs une teinte dogmatique chrétienne. Précisément parce que ces chrétiens spirites ne connurent pas les récifs et les abîmes que recèlent les mondes des esprits, ils tombèrent par la pratique des usages spirites, dans un mysticisme dogmatique regret-

table. La situation fut encore aggravée par des prophéties attribuées aux esprits, relatives au retour prochain du Seigneur et à son règne millénaire. Des *Vatermedi*en se dirent inspirés de Jésus-Christ à l'instar de Lorber.

Ce mouvement eut les résultats les plus déplorables au sein des populations industrielles et appauvries de la Saxe et du nord de la Bohême. Kiesewetter, dans son *Histoire du nouvel occultisme*, dit que, vers 1880, les rapports avec les esprits avaient pris en Saxe, dans les milieux industriels, un développement extraordinairement grossier, à tel point que la police dut intervenir et que des mesures ecclésiastiques furent prises contre des excès qui avaient pris le caractère d'une calamité publique. Dans le nord de la Bohême, à peu près à la même époque, il y eut, dit-il, une agitation spirite si formidable qu'elle nécessita l'intervention des autorités judiciaires de Trautenau et de Gitschin. Dans ce pays, comme en Saxe, on constata une vraie « épidémie de possessions ». Il est admissible qu'au sein d'assemblées dont l'exaltation religieuse devait atteindre des proportions inouïes il se trouvât des assistants doués des facultés médianimiques 'qui attiraient puissamment l'intervention de leurs âmes-sœurs de l'au-delà, et que, de cette manière, on ouvrit toutes grandes les portes au pire des fanatismes.

Le fait que ces explosions d'exaltation religieuse se produisirent surtout parmi les prolétaires les plus dignes de pitié, nous en indique la cause principale. Elle n'est pas, comme le suppose Kiesewetter, dans le manque de culture de ces gens — j'ai connu des personnes très cultivées qui ont donné dans de pareils excès — mais dans des aspirations religieuses que les vieilles confessions de foi et l'enseignement de l'église ne pouvaient pas satisfaire, et dont les revendications devaient nécessairement emprunter leur caractère aux mœurs plutôt violen-

tes et grossières de ces populations. On conçoit aisément que dans les classes aisées le confort matériel les revête d'une forme plus discrète.

L'intervention des autorités et leurs mesures coercitives eurent naturellement pour résultat d'étouffer les manifestations les plus turbulentes, mais on n'obtint rien de plus. Par contre, la persécution d'un mouvement religieux par l'Etat et par l'Eglise eut pour effet de le comprimer, de le reléguer dans l'ombre sans le détruire et de jeter les zélateurs dans les bras de la démocratie socialiste.

Quelles n'eussent pas pu être les conséquences bénies de ce mouvement si les classes aisées et cultivées, et, à leur tête, le clergé, avaient pris à son égard l'attitude bienveillante qu'une connaissance approfondie des phénomènes occultes inspire aux spirites ? Eux seuls connaissent les avantages et les dangers que présente la fréquentation du monde des esprits. Aujourd'hui que ce mouvement n'est point encore éteint, il serait peut-être opportun de faire ce qui fut négligé jadis et de l'aiguiller, par un enseignement scientifique des rapports de l'homme avec les esprits, vers les sphères sereines d'une vie religieuse vraiment bienfaisante, et pour l'Etat, et pour les individus. J'ai été frappé de constater, en Saxe, pendant le séjour que j'y ai fait, la vivacité du sentiment religieux au sein des classes laborieuses et industrielles qui s'occupent de spiritisme.

En Italie, en Espagne, dans les Amériques centrale et du sud, en Scandinavie, en Hongrie et en Roumanie les recherches psychiques et le point de vue spirituel qui en résulte font des progrès incessants et relativement rapi-

des. On en constate de moins frappants même dans les pays slaves, en Russie, en Pologne, en Bohême, en Croatie, en Serbie et en Bulgarie.

Le développement de la théosophie conçue par M^{me} Blavatsky a eu cela de particulièrement intéressant qu'il s'est transformé à son avantage sous l'impulsion d'une école dite de la « nouvelle théosophie » qui reconnaît la mission divine du Christ alors que M^{me} Blavatsky en faisait fi.

Celle-ci et ses successeurs les plus récents, par exemple le D^r Rudolf Steiner, prétendent que l'homme, grâce à ce qu'ils désignent sous le nom de « révélation intérieure » obtient une connaissance complète de ce qui existe en dehors des sens, la lecture de la « Chronique Akaska » leur donnant, en plus, une connaissance également complète du monde présent en en précisant tout le passé et l'avenir, en expliquant l'histoire de l'humanité, ses causes premières et ses destinées finales les plus lointaines. Ils nomment cette connaissance du monde « la science secrète » ou ésotérique. M^{me} Blavatsky prétend l'avoir reçue grâce à l'intervention des mystérieux Mahatmâs résidant dans les montagnes de l'Himalaya. Par contre, le D^r Rudolf Steiner la doit à son développement intérieur individuel. Bien que tous deux concèdent l'impossibilité où ils se trouvent de rendre en nos langues imparfaites tout ce qui leur fut révélé, ils en ont au moins dessiné les principaux traits dans leurs ouvrages en sorte que nous pouvons en obtenir un tableau approximatif.

D'autres théosophes prétendent avoir obtenu des révélations de cette connaissance universelle et ont tenté de nous les communiquer dans leurs œuvres. Citons les trois ouvrages parus à Chicago : *Le grand crime psychologique* ; *Harmonies de l'évolution* et *Le grand œuvre* ; puis l'auteur

du *Livre des adeptes*, publié par Karl Rohm, à Lorch, qui, indépendamment des médiums, mais inspiré par les esprits les plus transcendants, a donné au monde, dans des ouvrages volumineux, une idée de l'origine des choses.

Néanmoins, je me permets de douter que ces élucubrations répondent effectivement à toutes les exigences de nos curiosités et qu'elles soient aptes à nous donner un tableau satisfaisant des origines et des développements des mondes et de l'humanité.

Qu'il existe des médiums voyants et auditifs dont les facultés supra normales ont le pouvoir comme on s'exprime improprement de « voir l'au-delà » cela ne peut pas être révoqué en doute. Mais la plupart de ces voyants ne découvrent que ce qui dans les mondes qui nous entourent, ou dans les espaces éthériques qui sont le domaine des trépassés, appartient encore à bien des égards à notre monde des sens. Très peu de privilégiés ont un développement moral suffisant pour sonder les mystères que recèlent les mondes les plus élevés. Il est donc impossible à ces voyants de préciser leurs sources d'informations et de distinguer entre les couches, diverses à l'infini, de l'espace éthéré. On en peut dire autant des médiums auditifs dont la faculté auditive est comme celle des voyants, dans un état de développement aussi divers et aussi relatif que celui de ces deux sens, la vue et l'ouïe, dans le monde que nous habitons. Quelques-uns donc pénètrent dans les sphères dites éthériques et d'autres seulement dans le monde astral, lequel avoisine plus immédiatement notre globe. Et comme ces mondes, où ces espaces, sont représentés dans une confusion pour nous inexorable de couches enchevêtrées il faudrait aux voyants une bien grande dose de perspicacité pour les distinguer infailliblement des couches proprement terrestres.

En outre, ces médiums, ces voyants par la vue, ou par les oreilles, sont exposés constamment à leurs auto-suggestions et aux suggestions venues du dehors. Il faut admettre me paraît-il, qu'ils n'ont guère des couches les plus éthérées, que des visions imparfaites et symboliques. Ces visions doivent, le plus fréquemment, être mal interprétées par eux, en sorte qu'elles ne pourront jamais avoir pour effet de nous donner une image exacte, ou même approximative, des vérités transcendentes de la chronique Akaska. C'est ce que contestent les théosophes.

Ils nous font observer que, même des somnambules sans culture, obtiennent par la psychométrie une vue exacte du passé et des révélations remarquables sur l'avenir.

Toutefois ce qu'elles obtiennent n'a pas généralement une portée suffisante pour élargir notre conception de l'univers. Et l'on se demande pourquoi les voyants instruits et cultivés peuvent nous donner sur l'origine du monde et de l'humanité des systèmes aussi divers, pourquoi leurs idées de l'au-delà ont si peu d'analogies avec celles que nous obtenons des somnambules et des médiums inspirés ?

Nous ne devons pas nous en laisser imposer par ce fait que quelques-uns de ces systèmes théosophiques ont fait de nombreux adeptes dans les classes les plus cultivées. Cela s'explique suffisamment par la supériorité intellectuelle incontestable de leurs promoteurs et par le fait que ceux-ci ont puisé leurs enseignements dans des sources aussi anciennes que le monde et que l'on retrouve à la base de toutes les religions.

Le principe sur lequel repose leur méthode investigatrice, soit la nécessité de développer par l'étude le don de la clairvoyance, se peut parfaitement légitimer. Toutefois, on ne doit pas se laisser aller à surfaire les

résultats de ce développement, et c'est ce que l'on fait lorsqu'on donne tel ou tel système comme l'expression d'une vérité absolue et indiscutable. A côté des deux écoles fondées par M^{me} Blavatsky et par le Dr Steiner, et dont les aspirations sont trop hautes pour être à notre portée, il faut encore distinguer deux autres tendances poursuivant un but moins inaccessible.

La première, qui a emprunté à M^{me} Blavatsky une partie notable de ses enseignements, prétend tracer le chemin qui conduit l'homme à l'acquisition de la « maîtrise » non pas théorique, mais pratique.

Cette *maîtrise* — dite « adeptation » — est actuellement mieux conçue qu'aux origines du mouvement théosophique.

Alors que jadis, on mettait la plus grande importance à un développement systématique des facultés indépendantes des sens à l'aide des exercices du « yoga indou », on reconnaît aujourd'hui que la vraie maîtrise ne peut pas être atteinte sans la concentration de l'âme sur ses idéaux moraux par un affranchissement des passions du *moi* inférieur et par l'usage de la prière véritable qui seule est en état d'établir une communication intime de l'âme avec l'esprit, avec Dieu. On affirme donc mieux maintenant qu'autrefois que ce n'est qu'à ces conditions que les forces psychiques se peuvent développer sans danger. On considère même leur développement mécanique comme d'importance secondaire parce qu'il doit nécessairement suivre les progrès moraux réalisés ; pour être plus lent peut-être il n'en sera que plus effectif et utile puisque les dangers inhérents à ces forces seront ainsi naturellement écartés. On nous indique donc comme prototypes à suivre et à imiter les mystiques du moyen âge et avant tout Jésus-Christ lui-même. On n'exige pourtant pas la retraite absolue dans la solitude, bien

qu'on en reconnaisse les réels avantages pour la poursuite de la maîtrise. On sait que cette retraite ne devrait jamais être que la préparation ou l'apprentissage d'une vocation appelée à s'exercer dans le monde organisé en société. Ici encore l'exemple du Christ fait loi.

La seconde tendance qui, récemment, s'est accentuée dans les milieux théosophiques consiste à chercher, à l'aide des médiums voyants et auditifs instruits, dont on s'efforce d'accorder le mieux possible les révélations, l'acquisition d'une conception *plus solide, plus scientifique* du monde actuel.

Cette entreprise me paraît pour le moins téméraire puisque, actuellement, les personnes vraiment douées de cette clairvoyance sont si rares et que leur développement systématique et scientifique n'a point encore été introduit dans les programmes universitaires.

Il n'en reste pas moins vrai qu'en principe cette étude ne doive pas être exclue puisqu'elle pourra contribuer dans une très large mesure aux développements de la psychologie, de la philosophie et de l'éthique.

Il sera prudent sans doute de diriger tout d'abord ces recherches sur les mystères des couches extra-sensibles plus ou moins éthérées qui avoisinent notre terre et qu'on peut à bon droit considérer comme plus ou moins formées de matériaux grossiers analogues à ceux qui nous entourent et nous asservissent puisque toute créature humaine, tout animal, chaque plante et tout minéral recèle les mêmes éléments invisibles, inconnaissables à nos cinq sens. Peut-être, avec le temps, arrivera-t-on, par de patientes comparaisons établies entre les révélations de nombreux clairvoyants, à obtenir la certitude que par la mort ces éléments subtils et indestructibles qui se séparent du corps et qui constituent l'esprit et l'âme sont ceux auxquels nous sommes redevables des

communications écrites au moyen des tables, de l'écriture automatique et des discours inconscients des médiums.

Les théosophes qui se servent de cette méthode investigatrice dans des buts scientifiques, à la tête desquels se trouve Leadbeater, et dont fait partie, en Allemagne, Casimir Zawadski, rédacteur de la revue *La Théosophie* (Ed. Dr Hugo Vollrath, à Leipzig) s'efforcent d'établir des rapports plus étroits avec les recherches occultes dédaignées par d'autres théosophes. J'estime que leur recherches pourront nous fournir, non seulement d'utiles hypothèses, mais que, dans un avenir prochain, ils seront amenés à employer largement les méthodes d'investigation spirite, et qu'ainsi l'étude des mystères extra-sensibles recevra une impulsion nouvelle et des plus fécondes.

Nous constatons que le mouvement spirite inauguré en 1848 n'a pas cessé de gagner des adhérents plus ou moins zélés, plus ou moins convaincus et que, par leur concours souvent involontaire, il a gagné un bon nombre d'enseignements nouveaux et modifié en quelque mesure la conception que nous nous faisons de l'univers et des lois qui le régissent. Il en est sorti — de ces développements acquis au sein et en dehors du spiritisme — une science nouvelle, la science de l'occultisme ou de l'extra-sensible au nom de laquelle s'édifie, sur une base inébranlable, l'affirmation de la perpétuité de l'existence individuelle après la disparition du corps mortel.

Il semble, au premier abord, inadmissible que l'opinion générale n'ait point encore cédé sous l'irrésistible pression des preuves accumulées par le mouvement spirite en faveur de la perpétuité de l'âme individuelle au delà de la tombe et que les hommes de science soient encore nombreux à la nier. Il faut cependant se rendre à l'évidence : la triste conception matérialiste du monde

n'a été ébranlée que dans des milieux scientifiques trop rares encore où on a daigné étudier nos travaux dans un esprit de rigoureuse impartialité. L'Eglise, l'Ecole et la Presse politique sont d'accord pour nous gratifier de la conspiration du silence. Si on parle de spiritisme c'est généralement pour relever les bévues des francs-tireurs de notre armée et les invraisemblances dont sont entachées aux yeux des gens prévenus contre elles des recherches qui ont pour but d'apprendre aux masses que dans le domaine psychique, les frontières de l'inconnaissable reculent chaque jour et ne sauraient, par conséquent, être fixées une fois pour toutes, et *a priori*.

Le point de vue matérialiste qui explique la faiblesse morale et religieuse de notre temps est donc encore bien loin de capituler. Il semble même avoir gagné du terrain dans les couches relativement ignorantes du peuple allemand, en particulier parmi les ouvriers démocrates sociaux. Le succès sans précédent des *Welträtseln* de Häckel en est une preuve indéniable.

Toutefois, je crois ne pas m'égarer en considérant notre temps comme une période de transition du matérialisme au spiritualisme. Les besoins religieux sont, dans cette période, plus grands que jamais mais, ci et là, l'horizon longtemps resté sombre est traversé de lueurs fulgurantes qui annoncent l'apparition prochaine du soleil aux âmes enténébrées. *La conception spiritualiste qui se prépare sera en mesure de satisfaire à tous les besoins religieux des masses ; elle ouvrira une ère nouvelle de développement à la Religion ; elle marquera une étape importante dans le développement général de l'humanité.*

On essaiera peut-être aussi de diminuer l'importance de ces vérités sur la conception que l'humanité doit se faire de ses destinées immortelles — et cela s'est fait déjà au sein des églises protestantes — en affirmant

que seule l'âme des élus peut prétendre à l'immortalité, celle des méchants devant être anéantie à un moment donné, et de par la volonté divine qui interviendrait pour détruire cet « œuvre » que l'Eternel, d'après la Genèse, trouva « bon » au « commencement ». Ce serait au moins contradictoire pour la raison autant que troublant pour la conscience chrétienne.

Ce « souffle de vie » que Dieu insuffla en Adam et qui le fit « âme vivante », Dieu le détruirait ! Cette « image de Dieu » que fut l'homme et qu'il est encore aux yeux de l'orthodoxie chrétienne serait anéantie ! Dieu s'anéantirait lui-même partiellement dans les créatures faites à son image ! Comprenne qui pourra !

Heureusement que nous trouvons en nous-même la preuve de notre immortalité. Notre individualité n'est pas à la merci de spéculations théologiques. Quand nous voulons la nier un instinct plus fort que notre raison égarée nous ramène à la raison. Le sentiment du *moi* s'impose à nous. Quiconque cherche à nier l'universalité de ce sentiment qui fait de nous des êtres intelligents, conscients de leur immortalité, doit nous apporter les preuves qui étayent sa théorie. L'anéantissement du corps n'en est pas une, vu l'indépendance évidente de l'esprit qui toujours a commandé à la matière et dont nous ne saurions concevoir la sujétion à celle-ci. Les partisans de l'anéantissement final, qu'ils se disent chrétiens ou monistes, sont incapables de nous fournir même un commencement de preuve de leur monstrueuse assertion.

Mais, nous qui savons que les âmes de ceux que l'on nomme improprement des morts sont et restent en communication permanente avec les vivants que nous sommes, nous avons des preuves d'immortalité qui s'imposent à notre raison et qui nous suffiraient en suppo-

sant que la résurrection du Christ n'eût jamais eu le caractère historique que la chrétienté tout entière lui accorde avec raison.

Les temps sont proches où ces rapports incessants établis entre les habitants de la terre et ceux de l'au-delà seront, sinon admis par les hommes de science, au moins étudiés et contrôlés rigoureusement. Alors on arrivera peu à peu à déterminer ce qui devra être attribué aux esprits et ce qui sera le propre des médiums. Le triage se fera entre les révélations authentiques et les pseudo révélations. Il se fera au moyen de nombreuses preuves et contre-épreuves accumulées par des hommes qu'animerà le véritable esprit scientifique et dont les préjugés philosophiques ou religieux n'obscurciront plus les déductions rigoureuses et impartiales.

On saura alors ce que quelques investigateurs à l'esprit pénétrant et à l'âme indépendante ont déjà trouvé dans l'occultisme. On saura que l'homme arrive dans l'au-delà chargé des récoltes qu'il a semées sur la terre et que, là comme ici, la loi du progrès, du perfectionnement dans tous les domaines est dominante ; que les félicités célestes ne consistent pas uniquement à chanter des hymnes à la gloire de Dieu mais à travailler sans relâche à l'avènement de son règne ; que, lorsque la bible parle du repos des élus, elle désigne avant tout la paix, le repos de leur conscience.

On reconnaîtra comme erreur séculaire l'enseignement des églises relatif aux peines éternelles, aux châtiments d'un enfer de feu et de soufre basé sur des paroles de Jésus-Christ apparemment mal comprises ou mal interprétées. Sans doute il y a un enfer dont la durée nous échappe et où les hommes doivent en très grand nombre séjourner et être tourmentés dans leur conscience par le souvenir cuisant de leurs péchés. Mais, qui nous dit que

les conditions faites par Dieu dans des demeures nouvelles à ses créatures repentantes ne leur permettront pas de monter toujours plus haut sur la voie d'un perfectionnement assuré et incessant ?

Qui nous dit que ce salut universel, proclamé en mainte occasion par le Christ, ne sera pas un jour une réalité et que ces demeures diverses dans la maison de son Père ne retentiront pas toutes finalement des cris d'allégresse de ses élus. Si, parmi ces pécheurs, il s'en trouve qui doivent s'incarner à nouveau sur cette terre pourquoi, comme tant d'autres, n'atteindraient-ils pas la perfection morale sans laquelle nul ne verra Dieu ?

Mais ces postulats de la conscience chrétienne, ces vérités fondamentales du spiritisme, esquissées également dans leurs grandes lignes par les théosophies ne pourront pas, à mon avis, suffire aux besoins religieux qui travaillent notre temps. Admettons que la réincarnation, qui en quelques cas particuliers, paraît avoir été assez bien constatée, devînt un jour un fait acquis, reconnu de tous, il s'agirait encore, pour donner satisfaction aux aspirations religieuses de notre temps, de proclamer comme dogme fondamental l'existence d'un Dieu personnel tout puissant, infiniment sage, juste et miséricordieux, et la possibilité pour la race humaine de de se développer jusqu'à sa parfaite ressemblance. Ce sont là des affirmations ou articles de foi qui furent à la base de toutes les religions historiques, du christianisme en particulier, et qui ne sauraient prétendre jamais à ce que nous appelons l'évidence scientifique.

Le christianisme contient, en outre, des enseignements spéciaux sur la personne de son fondateur qui sont d'une importance capitale pour la satisfaction des aspirations religieuses de l'humanité pensante et que les affirmations du spiritisme sont bien plutôt propres à fortifier qu'à ébranler.

Il importe donc de préparer les voies au triomphe prochain et complet de ce christianisme confirmé par la science occulte. Mes convictions chrétiennes basées sur les vérités fondamentales de sa doctrine, sont assez solides pour qu'il me soit permis de repousser toute accusation d'opportunisme. Rien, dans les révélations obtenues d'outre-tombe, n'a pu ébranler en moi cette assurance que l'Evangile a été et restera le fondement inébranlable du vrai progrès religieux et moral de l'humanité.

Le christianisme, dans le sein duquel je place, cela va sans dire, l'église catholique avec toutes celles qui sont issues du protestantisme, ne dispose pas seulement de forces idéales mais de corps puissamment organisés qui rendraient vaine toute tentative d'introduire une conception nouvelle du monde moral et religieux. Même si, ce qui n'est pas le cas, la conception que s'en est faite M^{me} Blavatsky était à la portée des masses, elle n'arriverait jamais à remplacer le christianisme en raison de l'attitude positivement hostile qu'elle a prise à son égard. Il en serait de même de tout système religieux basé sur le spiritisme qui affecterait de méconnaître l'idéal chrétien ou de lutter contre sa doctrine fondamentale, ce qui heureusement ne s'est point encore produit. Sans doute que si les vérités proclamées par le spiritisme doivent être acceptées par les chrétiens leur christianisme devra probablement être purifié, débarrassé de préjugés séculaires résultant d'une interprétation trop littérale de la bible. Et pour en arriver là bien des intérêts matériels pourront être compromis.

L'idée d'une conception du monde basée exclusivement sur des textes bibliques isolés de leur contexte et choisis arbitrairement pour les besoins de la polémique n'a plus beaucoup de partisans de nos jours. Et ce n'est pas sans de fort bonnes raisons qu'elle est tombée en discrédit

Au siècle dernier nous eûmes encore l'occasion d'entendre un pasteur protestant nier que la terre pût vraiment tourner autour du soleil. Le brave homme ignorait sans doute que la bible n'a pas été écrite pour rectifier les données irréfutables de l'astronomie et que de ses nombreux auteurs pas un seul n'a pu avoir l'énorme prétention d'imposer sa conception individuelle du monde aux générations qui lui succèderaient. Jésus-Christ lui-même n'a enseigné aucun système spécial de représentation mondiale bien que l'amour universel de Dieu pour ses créatures soit propre à satisfaire les consciences les plus exigeantes.

Toute conception mondiale digne de ce nom doit être basée sur les connaissances scientifiques accumulées dans le cours des âges, connaissances toujours susceptibles de revision et sur les vérités de la foi religieuse issues de l'Esprit de Dieu mais interprétées par la conscience chrétienne faillible, par conséquent également susceptibles de revision. L'Esprit divin, qui a mis en nous l'étincelle divine, l'instinct du divin, nous a par cela même doué d'une force fondamentale et universelle indépendante des fluctuations de la pensée humaine. Ce même Esprit peut, si bon lui semble, révéler à l'humanité des vérités nouvelles restées ignorées des siècles écoulés et qui seront propres à modifier ou à compléter notre conception religieuse de façon à la rendre absolument scientifique, c'est-à-dire susceptible d'être étayée sur des preuves acceptées universellement.

Une conception mondiale en contradiction avec la lettre de la bible n'éloignerait du christianisme que si elle contredisait à ses vérités fondamentales, non seulement à l'expression de ces vérités qui dut être à la portée des contemporains du Christ, mais à leur essence divine, ou si elle présupposait que les faits historiques

qui confirmèrent la mission divine du Christ étaient contradictoires à la raison et à des expériences scientifiques qui les proclameraient absurdes, inadmissibles.

Or le spiritisme a précisément pour tâche de prouver que ce que l'on a longtemps considéré comme *miracle* dans les milieux religieux et comme *absurdité* dans les cercles scientifiques ne mérite ni l'une ni l'autre de ces deux épithètes.

C'est ce que je vais chercher à établir aussi brièvement que possible.

Je constate d'abord que nous devons aux recherches basées sur les phénomènes spirites notre attitude essentiellement sympathique à l'historicité de la vie du Christ telle qu'elle nous est narrée dans les Evangiles. On n'en peut pas dire autant de celle des théologiens libéraux qui jettent par dessus bord tout ce qui leur paraît entaché de surnaturel.

Ils concèdent tout au plus qu'au temps de Tibère un nommé Jésus vécut en Palestine qui prétendit être le messie attendu par les Juifs ; que ce Jésus prêcha une morale des plus pures et fut crucifié à cause de son hétérodoxie. Quand aux événements surnaturels qui marquèrent la vie de cet homme remarquable et en particulier sa résurrection, ils les attribuent soit à des hallucinations, soit à l'imagination déréglée de ses partisans qui n'hésitèrent pas à lui prêter ce qui leur convenait dans les légendes plus ou moins populaires à leur époque.

Le spiritisme, et ce qu'on est convenu d'appeler les sciences occultes, estiment que ces faits réputés invraisemblables, absurdes, impossibles et ridicules, reposent sur des lois de la nature aussi immuables que celles des mathématiques ou de l'astronomie. Les faits analogues qui nous choquent dans l'histoire des peuples païens ont la même origine, sont soumis aux mêmes lois. Leur

invraisemblance n'est ni plus, ni moins grande que celle des phénomènes spirites aujourd'hui constatés par une élite de savants.

Ces faits ont été recueillis par la tradition orale et ont, en conséquence, subi mainte altération. De là les variantes et même parfois les contradictions que l'on constate sans peine dans les récits évangéliques empreints également de la couleur spéciale que leur ont donnée chacun de leurs auteurs suivant l'individualité qui lui était propre. Il n'est pas invraisemblable que plusieurs de ces faits, en particulier ceux qui concernent la jeunesse de Jésus, aient été profondément altérés, car l'attention de ses contemporains n'était point alors concentrée sur sa personne comme elle le fut nécessairement plus tard. La composition tardive des évangiles a dû également contribuer à multiplier les erreurs de souvenir, les inexactitudes de détails auxquelles il serait sans doute téméraire de donner une valeur historique indiscutable. Il n'en est pas moins vrai que l'histoire du Christ dans son ensemble n'a rien de légendaire et que la plupart des miracles à lui attribués par ses disciples ne sont nullement en contradiction avec les lois de la nature telles que nous les surprenons agissantes au milieu de nous. Que savons-nous de ces lois mystérieuses sinon le peu que nous en révèlent les phénomènes physiques et psychiques ? N'oublions pas non plus que les tendances morales du Christ, l'indépendance souveraine de son esprit à l'égard des idées courantes à son époque donnent aux récits des évangélistes un cachet évident d'authenticité. Enfin l'apôtre Paul qui écrivit la plupart de ses épîtres une vingtaine d'années au moins après la mort du Maître, mais qui connut personnellement plusieurs de ses disciples, cite les événements qui touchent à sa crucifixion et à sa résurrection de manière à dissiper toute

espèce de doute sur leur historicité. Son affirmation relative à la préexistence du Christ dans l'au-delà, avant son séjour sur notre terre, est également accueillie comme toute naturelle par les spirites qui se représentent les souvenirs de Jésus, encore vagues et obscurs dans son enfance, devenant plus vivants et plus nets dans son âge mûr et lui inspirant une confiance inébranlable aux promesses divines relatives à sa mission parmi les hommes.

Mais, que penser du dogme de la divinité du Christ, de sa mort expiatoire et du salut qu'elle garantit ? Ce dogme fondamental de la conception chrétienne catholique est prêché par toutes les églises protestantes qui n'ont pas rompu avec l'orthodoxie traditionnelle. Celles qui l'ont fait sont encore bien isolées dans la masse : de petites îles dans le vaste océan.

Quant à la divinité du Christ je reconnais avec tous les spirites qui réfléchissent l'élévation, la pureté extraordinaire de sa vie et de son enseignement. J'admets donc sans difficulté que son esprit, descendu de l'au-delà pour revêtir un corps mortel venait des sphères les plus élevées du ciel où la justice habite. J'admets également qu'il est descendu sur la terre pour y accomplir une mission de compassion divine au sein de l'humanité. Mais ce que j'ignore, c'est son origine première. Fut-il un esprit créé aux premières origines des créatures faites à l'image de Dieu, ou eut-il une histoire, un passé plus ou moins long en tant qu'individu avant d'accepter la mission qui lui fut confiée, ce sont là des questions oiseuses dont l'importance est nulle en regard du développement de l'homme jusqu'à la parfaite ressemblance avec son Créateur.

Le dogme de la justification par la foi en Christ est une création de la théologie paulinienne. C'est Paul qui se chargea d'interpréter, de condenser les conceptions

encore nébuleuses qui régnaient dans l'église de Jérusalem.

D'après la foi judaïque Jehovah avait conclu avec le peuple d'Israël une alliance, une sorte de contrat bilatéral au nom duquel ce peuple s'engageait à observer ses commandements et à lui présenter par l'intermédiaire de ses prêtres des sacrifices sanglants, ou holocaustes, pour l'expiation de ses péchés. Dieu, de son côté, lui promettait en échange sa protection et, en particulier, son secours dans les guerres qu'il livrerait.

Paul comprit que Jésus devait être le souverain sacrificeur par excellence puisque, au lieu du sang des animaux, il avait versé son propre sang pour le salut de son peuple. Car, ce sacrifice, il a dû apaiser la colère divine en sorte que quiconque croirait en lui aurait la vie éternelle, pourrait par conséquent compter fermement sur le pardon de ses péchés. Cette conception toute judaïque avait été déjà popularisée par Esaïe de façon à pouvoir être aisément appliquée à Jésus-Christ.

Ce dogme n'a jamais été enseigné par le Christ.

En mainte occasion, en particulier dans celle du sermon sur la montagne, il a posé comme condition des péchés la repentance et a promis la vie éternelle sous cette seule condition, sans dire un mot de la nécessité de croire en son sacrifice expiatoire. Il n'en a rien dit, même alors que sa mort était proche et qu'il s'y préparait par la prière. Comment aurait-il pu pardonner les péchés à un moment de son existence terrestre où sa mission n'était point encore accomplie si ce pardon devait dépendre de cette mission !

Trouvons-nous, au moins dans les Evangiles, des déclarations sur lesquelles on puisse fonder le dogme de la rédemption par le sacrifice de la croix ? Pour répondre à cette question d'une manière satisfaisante nous devons

tout d'abord mettre le quatrième à part, l'Evangile de Jean. La plupart des théologiens de marque admettent, non sans raison, je pense, que cet Evangile contient de très hautes vérités spirituelles mais n'a pas été écrit par l'apôtre Jean. Ils le considèrent comme un travail théologique de forme historique et ne lui attribuent pas la valeur d'une chronique basée sur la tradition orale ou écrite. Ils en concluent qu'on ne peut pas donner aux paroles du Christ qui y sont mentionnées une valeur franchement et incontestablement historique. Nous nous croyons donc autorisé à laisser de côté, dans cette étude, tous les passages où l'auteur du quatrième Evangile fait allusion au dogme de la rédemption nous bornant à rechercher ce que pensent de la doctrine du Christ les trois premiers Evangelistes et d'autres témoins dignes de foi.

Avant tout il importe de faire ressortir l'importance des paroles du Christ prononcées lors de l'institution de la sainte cène. Le très orthodoxe théologien Reinhold Seeberg déclare que le récit donné par Paul dans sa première épître aux Corinthiens nous en a fourni la version la plus sûre. Il se base sur ce que les mots « qui pour moi » ne sont pas authentiques. Jésus aurait donc dit simplement après avoir rompu le pain : « Ceci est mon corps, faites ceci en mémoire de moi, et, après avoir bu à la coupe : « ceci est la nouvelle alliance en mon sang, toutes les fois que vous en boirez faites ceci en mémoire de moi. »

La cène ne fut donc, dans la pensée du Christ, qu'un repas commémoratif de sa mission divine qu'il était à la veille de sceller par sa mort. Un pacte éternel était ainsi conclu entre lui et l'humanité. Ces paroles n'ont nullement la portée qu'on cherche à leur donner en les interprétant comme si elles établissaient qu'il allait donner

sa vie en sacrifice expiatoire pour apaiser la colère divine et procurer aux croyants le pardon de leurs péchés.

D'après Seeberg le texte de ces paroles reproduit par les trois premiers évangélistes serait moins ancien que celui de Paul, il serait destiné à expliquer en la développant la conception paulinienne. Si on accorde à chacun de ces auteurs sa conception individuelle il n'en reste pas moins vrai que les expressions qu'ils emploient ne légitiment nullement le dogme ecclésiastique de l'eucharistie.

D'après Matthieu, Jésus aurait dit après avoir rompu le pain : « Prenez, mangez, ceci est mon corps et après avoir bu : « Ceci est mon sang, le sang de l'alliance qui sera versé pour plusieurs. » D'après Luc : « Ceci est mon corps qui sera donné pour vous, faites ceci en mémoire de moi ; voici la coupe du nouveau testament dans mon sang qui sera versé pour vous. »

On constate que la conception de Matthieu est celle qui se rapproche le plus du dogme. Toutefois, il n'en découle pas nécessairement car Jésus se serait certainement expliqué plus complètement et plus clairement s'il avait eu l'intention d'instituer le dogme rédempteur tel que Paul l'a développé en montrant l'efficacité s'étendant sur toute la création. En tous cas il ne ressort d'aucune de ces paroles que la foi en un pareil sacrifice puisse être la condition du pardon des péchés.

Aux paroles qui, d'après Matthieu, doivent avoir été prononcées le soir de la Cène par Jésus, correspond l'incident raconté par ce même évangéliste et par Marc : les fils de Zébédée le prient de leur accorder la faveur d'être assis à sa droite quand il sera glorifié et Jésus leur dit que celui qui veut être grand doit savoir servir « car le fils de l'homme, lui aussi, n'est pas venu pour se faire servir mais pour servir et *donner sa vie en rançon pour plusieurs.* »

Abstraction faite de la concordance de ces derniers mots avec les paroles de la Cène telles que les mentionne Matthieu on en conteste la valeur puisque Luc faisant allusion deux fois au même incident (IX, 46-48 et XXII, 24-30) ne les reproduit pas¹.

Le dogme paulinien de la rédemption est donc échafaudé sur la base très fragile de ces quelques assertions du Christ et s'explique par contre fort bien par le point de vue juif qui donnait une importance capitale aux sacrifices propitiatoires.

Si, par contre, on réduit ce dogme de la rédemption en mettant en saillie la haute importance de la mort de Jésus comme couronnement de sa mission divine et qu'on y voie un moyen puissant de salut pour les individus comme pour l'humanité dans son ensemble, l'enseignement spirite sur la préexistence du Christ et sur sa mission actuelle dans l'au-delà confirmera certainement ce point de vue. Tout chrétien sérieux qui lit l'Évangile avec fruit reconnaît que Jésus n'a pas seulement prêché et vécu une morale élevée mais qu'il émane de sa mission et de sa personnalité une puissance incomparable constatée par l'histoire comme par l'expérience des temps actuels. On comprend fort bien que, poussé par cette tendance naturelle qu'a tout homme religieux à sonder les voies et desseins de Dieu, l'apôtre Paul ait essayé de les concilier avec la conception judaïque de l'expiation et avec la prophétie d'Esaïe. L'Église a sanctionné sa manière de voir aujourd'hui contestée par une fraction notable du monde chrétien.

Dans mon ouvrage *Restez chrétiens*, j'ai tenté de développer cette idée de la puissance rénovatrice ou de salut qui se dégage de l'œuvre du Christ. Bien que j'en

¹ Voir Pfirderer « Die Entstehung des Christentums, p. 190, München Lekmann, Ed. 1905.

reconnaisse l'insuffisance, je voudrais ici la résumer en quelques mots et la proposer à mes lecteurs. A eux de juger s'ils devront l'accepter ou la repousser, après en avoir loyalement pesé la valeur.

Je distingue donc entre le côté subjectif et le côté objectif de la rédemption.

Quand l'homme en arrive à se rendre compte de sa culpabilité et de l'opposition où il se trouve à l'égard de la sainteté divine il éprouve un besoin profond de pardon. Toutefois, s'il a sur la conscience des injustices, des méfaits en contradiction avec la loi d'amour pour le prochain qui est gravée dans son cœur, il a de la peine à croire qu'un Dieu saint et juste puisse l'absoudre. Schiller a dit avec raison : « Le plus grand mal c'est d'être coupable. » En outre, l'homme qui s'est rendu compte de cette culpabilité ne peut pas se figurer un état nouveau dans lequel il pourra résister victorieusement à toutes les tentations. C'est ce que l'apôtre Paul a si bien exprimé par ces mots : « Je trouve cette loi en moi, c'est que lorsque je veux faire le bien, le mal est là. En effet, je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur, mais je vois dans mes membres une autre loi qui lutte contre la loi de ma raison et fait de moi le captif de la loi du péché laquelle est dans mes membres. Malheureux que je suis ! Qui me délivrera du corps qui cause cette mort ? »

A ce dilemme, le bouddhisme ne trouve pas d'autre réponse que la renonciation à toute espèce de convoitises, à toute espèce de désirs. C'est le nirvana qui aboutit à l'extinction du moi, de la conscience individuelle comme ressource rédemptrice. Le protestantisme de Luther se trouve dans la doctrine paulinienne du pardon des péchés assuré au coupable gratuitement au nom du sacrifice expiatoire accompli pour lui par Jésus-Christ

Mais un Dieu miséricordieux a-t-il besoin d'un sacrifice expiatoire autre que celui d'un cœur repentant ? C'est cette conviction que l'homme coupable hésite à s'approprier. De là son empressement à accepter la théorie qui fait du Christ la victime dont le sang doit effacer les péchés les plus épouvantables moyennant un acte de repentance sincère. Dieu en envoyant Jésus-Christ à l'humanité lui a accordé, ce faisant, un gage visible de sa miséricorde. Jésus par sa vie, sa mort et sa résurrection est devenu le Sauveur de tous ceux qui croient en lui.

Le côté objectif de la rédemption repose sur l'efficacité de la mission de Jésus contre la puissance du mal qui règne dans le monde. Par son sacrifice il a préparé la chute finale de ce règne néfaste. Sans doute on n'est pas autorisé à se figurer sa destruction comme subite et miraculeuse. C'est l'œuvre du temps que représentent ce perfectionnement graduel de l'homme et ce triomphe final du règne de Dieu sur la terre.

D'autres peuvent se représenter différemment la puissance rédemptrice de la vie et de la mort du Christ. Ils peuvent y voir simplement l'union intime des âmes croyantes avec Jésus leur ouvrant le ciel comme conséquence de leur nouvelle naissance. Ce sont là des divergences de vue peu importantes. Au lieu de tenter l'explication rationnelle de la rédemption on préférera s'attacher à Jésus comme à un modèle sublime que l'on aspire à imiter, sinon à égaler ; le lien intime d'un amour réciproque se resserera jusqu'à donner au pécheur la conviction qu'en s'attachant à lui il sera délivré du poids écrasant de ses fautes.

On a toujours trop peu reconnu et apprécié la grandeur de cet amour générateur de salut. C'est le petit nombre seulement qui conçoit ce qu'il y a de sublime dans cette mission du Christ venant sur notre terre pour y souffrir

non seulement des misères humaine mais pour y être exposé aux tentations qui sont les nôtres, ce qui nous explique son angoisse à Gethsémané.

Dans mon livre « *Die Bedeutung der Wissenschaft vom Uebersinnlichen für Bibel und Christentum* » j'ai dit que Jésus se fit homme bien qu'il sût qu'il serait exposé, en cette qualité, aux tentations et à la possibilité d'y succomber et que j'y voyais le témoignage le plus touchant de son amour infini pour notre humanité déchue. Son Père céleste savait qu'il serait victorieux dans cette lutte contre le péché, mais lui, l'ignorant, accepta néanmoins le sacrifice qui lui était demandé.

Cette affection réciproque du pécheur et de celui qui maintenant est dans les demeures célestes se manifeste dans l'âme de tous ceux qui, par la prière, entrent en communication avec lui. Il y a là un fait d'expérience facile à constater qui prouve combien le dogme rédempteur imaginé par l'apôtre Paul est superflu et même dangereux puisqu'il peut favoriser et la paresse spirituelle et le relâchement dans la poursuite des vertus divines.

La conception que s'est faite l'église chrétienne universelle du St-Esprit, et que nous surprenons déjà chez quelques disciples de Jésus, n'est pas non plus inattaquable. Le St-Esprit est l'étincelle divine partie du foyer incommensurable de vie qu'est l'Esprit de Dieu. Cette étincelle communiquée à tout homme le fut bien avant la Pentecôte. L'humanité qui a vécu tant de milliers d'années avant l'ère chrétienne en a été illuminée. Le peuple d'Israël en a largement bénéficié. Le phénomène occulte des langues du feu symbolisant la descente de l'Esprit au milieu des disciples, sa matérialisation pour ainsi dire, eut sa raison d'être puisque, dès ce moment, il ne doutèrent plus de leur mission et se mirent hardiment à la conquête du monde. Quelle force et quelle

confiance ne devaient-il pas puiser dans cette conviction qu'ils avaient reçu de leur maître une force divine surnaturelle! Aujourd'hui nous savons par l'expérience de l'occultisme et par les abus auxquels les chrétiens des divers âges, qui crurent être les organes du Saint-Esprit, ont été entraînés que les manifestations de ce genre doivent être soumises à la critique la plus rigoureuse.

Par contre *la croyance à la paternité divine s'étendant sur toutes les créatures et au but qui leur est proposé* n'a pu qu'être confirmée et fortifiée par le spiritisme.

Je n'ignore pas que l'existence même de Dieu ne peut pas être prouvée par la raison, pas plus que sa non existence ou que son amour universel. Cette foi est le résultat de notre nature divine, de l'esprit divin qui nous anime. Comme l'a si bien dit un poète : « L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux. »

Ce que nous raconte la bible des destinées du peuple d'Israël qui a si puissamment contribué à celle du monde entier et plus encore ce qu'elle nous a révélé de l'œuvre de rénovation spirituelle accomplie par le Christ a formé notre conception mondiale actuelle. Le spiritisme confirme les phénomènes dits miraculeux qui favorisèrent l'extension de la foi chrétienne aux premiers siècles de notre ère. Il confirme également ce que le Nouveau Testament nous enseigne sur le pouvoir régénérateur de la souffrance, des épreuves, et sur le bonheur que puise le croyant dans le sacrifice qu'il fait de sa volonté à la volonté divine. Le spectacle des injustices dont il est le témoin l'attriste sans le révolter contre Dieu, parce qu'il sait que le désordre qui règne actuellement dans le monde fera place à une succession d'existences où le progrès moral et religieux deviendra de plus en plus effectif et facile. Il sait qu'il aura dans l'au-delà à racheter les fautes dont sa conscience est chargée et que le

secours de Dieu ne lui manquera jamais pour atteindre la perfection morale à laquelle il aspire.

Toutes les révélations obtenues par ses relations avec les esprits confirment le dogme qui sert de fondement inébranlable à sa foi, le dogme de l'amour divin. Aussi laisse-t-il à l'avenir le soin de résoudre l'insoluble problème de l'origine du mal. Pour le spirite le sort du pécheur après la mort n'a plus rien de vague, d'incertain. Il sait que son voyage vers les demeures célestes continuera sans arrêt, que sa tâche unique consistera à tendre à la perfection à laquelle Jésus conviait les siens lorsqu'il leur disait : « Soyez parfaits comme votre Père qui est aux cieux est parfait. »

Ce que, par contre, le spiritisme n'admet pas dans la conception chrétienne la plus généralisée c'est que le salut du pécheur puisse dépendre d'un acquiescement aux dogmes établis par l'Eglise. Il considère cette manière de voir comme contraire à l'enseignement du Christ. Le catholicisme, qui le fait dépendre, en outre, du baptême et de l'absolution donnés par le prêtre, est porté, de même que la vieille orthodoxie protestante, à exclure du ciel tous ceux qui se rattachent aux écoles matérialistes. C'est là une grave erreur. Dès que l'homme est pénétré par le sentiment de la miséricorde divine, il comprend que l'humanité tout entière est destinée à en bénéficier et que le dernier mot du Maître de nos destinées sera dit en faveur d'une amnistie générale. Le matérialiste comme le fétichiste feront, dans des existences futures et dans des sphères supérieures à la nôtre, les progrès en connaissance qu'ils furent incapables de réaliser ici-bas. Ils reconnaîtront leurs erreurs passées. Comme des aveugles auxquels on a fait l'opération de la cataracte, ils contempleront la lumière avec ravissement et regretteront de n'avoir pas su en jouir plus tôt.

Cette conception est en parfait accord avec celle de Jésus-Christ qui jamais n'a fait dépendre le salut d'une conception mondiale plus ou moins spiritualiste ou de dogmes quelconques, ou encore de l'accomplissement de certaines cérémonies. La seule chose qu'il demandait c'était un repentir sincère qui engendrât un amour désintéressé. Cependant il appréciait à sa juste valeur l'idée d'un Dieu unique et ne s'adressa durant sa mission terrestre qu'au seul peuple qui la possédât : le peuple d'Israël.

Cette conception mondiale ou universelle basée sur un retour à l'enseignement intégral du Christ n'est pas de grande importance pour les chrétiens attachés à la tradition orthodoxe seulement, mais aussi pour tous ces juifs plus ou moins libres penseurs que nous rencontrons aujourd'hui à la tête du mouvement d'émancipation intellectuelle et que les théories matérialistes fascinent dans la mesure où les innombrables ordonnances rituelles du culte mosaïque les détachent de la foi ancestrale. Quand les révélations du spiritisme seront pour cette classe d'hommes indépendants la source d'une conception spiritualiste, rien ne s'opposera à leur passage graduel du judaïsme au christianisme, ou au moins à une religion qui réponde aux aspirations spéciales qui les caractérisent.

L'association spirite de Budapest, qui date déjà d'une quarantaine d'années, compte un bon nombre de juifs qui déjà considèrent Jésus-Christ comme leur Seigneur et leur Maître bien qu'ils n'aient pas jugé nécessaire de se soumettre à la cérémonie du baptême et soient par conséquent restés juifs de nom.

La conception spiritualiste basée sur les vérités fondamentales du spiritisme et du christianisme est à la portée de tous les esprits comme elle est propre à satisfaire

les besoins spirituels de toutes les âmes. Elle semble donc avoir l'avenir pour elle puisqu'elle ralliera sans peine toutes les classes de la population avec leurs divers degrés de culture. Par son influence s'atténuera, pour disparaître plus tard complètement, l'hostilité séculaire de la science et de la religion et s'établira l'unité de conception de l'univers et de ses forces cachées ou latentes.

Je ne pense pas que la conception spiritualiste dont je parle puisse triompher dans un avenir relativement prochain sans l'active intervention d'une église organisée à laquelle incomberait l'enseignement religieux de la jeunesse et la cure d'âme de ses membres en général. Comme je l'ai déjà affirmé dans mon ouvrage « Restez chrétiens », il me paraît évident qu'une religion toute subjective ne pourra pas plus satisfaire l'humanité de demain que celle d'hier. L'origine même du mot religion (relier), en fait foi : pas de religion sans églises pour centres de ralliement. Si les églises protestantes, telles qu'elles sont actuellement constituées, se refusent à se laisser pénétrer par le spiritisme il arrivera un moment où, par la logique et la force des choses, une grande fraction de l'humanité pensante éprouvera le besoin de fonder une église conforme à ses convictions, lesquelles convictions ne seront après tout qu'un retour aux croyances et aux usages de l'église primitive, de l'église du Christ.

Cette église ancienne, dite « nouvelle », aura ses dogmes, autrement dit des vérités fondamentales qui lui serviront de drapeaux. Une église sans dogmes serait un corps sans os, une construction sans charpente. Je concevrais la profession de foi de cette église à peu près en ces termes :

Je crois :

1^o à un Dieu dont l'amour, la sagesse, la puissance et la justice sont universelles et manifestes dans les cieux

et sur la terre. Créateur et gouverneur d'une humanité qu'il a douée de liberté pour faire ou le bien ou le mal, il la convie à la perfection divine poursuivie en ce monde dans un corps matériel et mortel, dans l'au-delà dans un corps spirituel invisible, dans la règle, aux yeux de la chair.

2° Je crois à Jésus-Christ, envoyé céleste dont la mission librement acceptée par compassion pour l'humanité fut de revêtir notre corps charnel et de nous annoncer la miséricorde divine. Il fut crucifié comme un malfaiteur et ressuscita le troisième jour pour retourner auprès de son Père céleste, où il réside dans la gloire en sa qualité de frère de tous les hommes qui cherchent à le rejoindre en poursuivant leur marche ascensionnelle sur le chemin de pureté, d'amour et de sacrifice qu'il a suivi et leur a indiqué comme le seul qui aboutisse à la vie éternelle et à la prise en possession du bonheur complet en Dieu. Ce bonheur dont nous ne pouvons avoir sur cette terre qu'une idée incomplète, vu notre nature bornée, nous est assuré par l'amour infini de Dieu que nous a révélé Jésus-Christ. En nous conviant à la repentance, il nous encourage à la vie nouvelle et à la poursuite joyeuse des vertus chrétiennes, il nous inspire la certitude du salut et nous communique les forces morales indispensables pour soumettre notre volonté à sa volonté.

3° Je crois au Saint Esprit qui habite le cœur de l'homme. Créé par Dieu à son image, ce n'est qu'avec le secours de cet Esprit qu'il peut progresser dans la poursuite du bien et triompher dans la lutte redoutable entreprise contre le mal qui règne en lui et autour de lui.

On sera sans doute étonné que j'aie supprimé dans cette profession de foi certains faits jugés indispensables dans le symbole des apôtres, par exemple la conception miraculeuse du Christ et son retour dans le monde pour

juger les vivants et les morts, faits, pour ou contre lesquels, soit dit en passant, je ne crois pas devoir me prononcer parce que je n'en saisis pas l'importance. Je ne dis pas que je les considère comme des produits fantaisistes d'une théologie tendancieuse, mais simplement que je n'en comprends pas la portée ou la nécessité dans la conception que je me fais du Christ et de sa mission divine.

Il dépendra de la toute puissance divine de décider de l'avenir du point de vue que je viens d'esquisser et que l'étude du monde invisible ne manquera pas d'élargir. Aurons-nous une Eglise basée sur ces principes nouveaux ? Dieu seul le sait. Ses voies ne sont pas les nôtres. Une chose est certaine, c'est que nous pouvons sonder l'avenir avec confiance puisque notre Père céleste travaille sans cesse au bien des individus comme de l'humanité dans son ensemble.

G. SULZER.



IMPRIMERIE JENT

Boul. Georges-Favon, 26

ooo GENÈVE ooo

IMPRIMERIE JENT

Boul. Georges-Favon, 26

ooo GENÈVE ooo